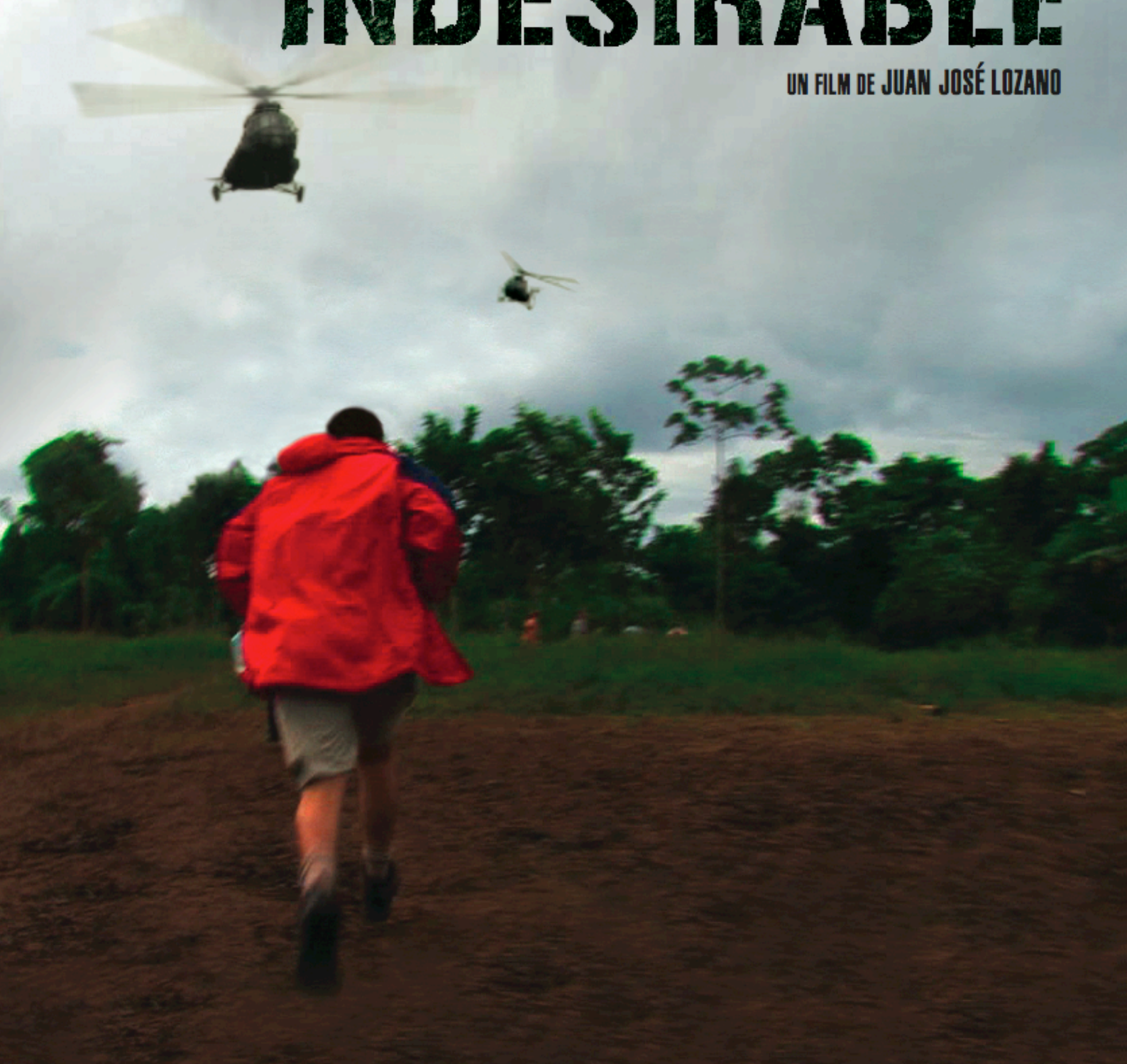




HOLLMAN MORRIS DANS

TEMOIN INDESIRABLE

UN FILM DE JUAN JOSÉ LOZANO



© INTERMEZZO FILMS, DOLCE VITA FILMS, TSR, SSR SRG IDEE SUISSE
www.temoinindesirable-lefilm.com

DISTRIBUTION SUISSE

Laurent DUTOIT AGORA FILMS

8, rue des Moraines
1227 Carouge, Suisse
Tél: +41 22 823 03 03
Fax: +41 22 823 03 04
agora@agorafilms.ch
www.agorafilms.net

PRESSE SUISSE

Diana BOLZONELLO GARNIER

Tél : +41 79 203 80 17
dianabg@vtx.ch

PRODUCTION SUISSE

Isabelle GATTIKER INTERMEZZO FILMS

28 rue de Bâle
1201 Genève, Suisse
Tel: +41 22 741 47 47
Fax : +41 22 741 47 47
Mo : + 41 76 558 40 47
isabelle@intermezzofilms.ch
www.intermezzofilms.ch

PRODUCTION FRANCE

Marc IRMER DOLCE VITA FILMS

19, Bd Rochechouart
75009 Paris, France
Tél: +33(0)1 48 78 70 21
marc@dolcevita-films.com

VENTES INTERNATIONALES

Philippa KOWARSKY CINEPHIL Distribution & Co Productions

18 Levontin Street, Tel Aviv 65112, Israel
Tél: +972 3 566 4129
Fax: +972 3 560 1436
philippa@cinephil.co.il
www.cinephil.co.il

TEMOIN INDESIRABLE

un film de Juan José Lozano

PRIX SUISSIMAGE / SSA, MEILLEUR FILM SUISSE DE CREATION
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM VISIONS DU REEL, NYON, 2008

LOCARNO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL, 2008

TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL, 2008

LEIPZIG DOK FILM FESTIVAL, 2008

"un documentaire au vitriol... qui donne le vertige"
Le Temps

"excellent documentaire"
L'Hebdo

"un souffle de thriller"
24 heures

"des mots qui sonnent juste"
Le Courrier

INFORMATIONS TECHNIQUES

LIEUX DE TOURNAGE	Différentes régions de Colombie Madrid (Espagne) New York, Washington (USA) Monterrey (Mexique)
RÉALISATION	Juan José LOZANO
IMAGE	Sergio MEJIA
SON	Carlos IBÁÑEZ DIAZ
MONTAGE	Ana ACOSTA
MUSIQUE	Vincent HÄNNI et Gabriel SCOTTI
ÉTALONNAGE	Eric FRECHOU
MIXAGE	Fred BIELLE / Adrien KAESLER
DIRECTION DE PRODUCTION	Liliana RINCON / Sebastien AUTRET
PRODUCTION	Isabelle GATTIKER / Intermezzo Films CH Marc IRMER / Dolce Vita Films FR
COPRODUCTION	Télévision Suisse Romande SSR SRG idée suisse Earthling Productions
AVEC LE SOUTIEN DE	Centre National de la Cinématographie (CNC) // Département des affaires culturelles de la Ville de Genève // Département de l'instruction publique du Canton de Genève // Solidarité Internationale du Canton de Genève // Direction du Développement et de la Coopération (DDC), Suisse // Amnesty International // Fonds Regio Films // Pour-cent Culturel Migros // Loterie romande
DISTRIBUTION SUISSE	Agora Films (sortie novembre 2008)
DISTRIBUTION FRANCE	Eurozoom (sortie mars 2009).
VENTES INTERNATIONALES	Cinephil
VERSIONS CINEMA	35mm, 1:1,85, Dolby SR, 90 minutes Espagnol, sous-titres français, anglais et allemand
VERSIONS TV	HD /BetaD, 16:9, Stéréo, 87 min. et 54 min. Espagnol, sous-titres français, anglais et allemand
TITRES DES VERSIONS LINGUISTIQUES	TEMOIN INDESIRABLE, UNWANTED WITNESS, UNERWÜNSCHTER AUGENZEUGE, SIN TREGUA
ANNEE DE PRODUCTION	2008
PAYS DE PRODUCTION	Suisse et France



SYNOPSIS COURT

A l'heure de la politique show-biz, qu'est-ce qui peut pousser un journaliste à traiter de sujets complexes, denses, à refuser toute facilité ? Pourquoi accepte-t-il de risquer sa vie ? Jusqu'où accepte-t-il de la risquer ? Quelles implications cela a-t-il sur sa vie personnelle, familiale, amoureuse ?

TEMOIN INDESIRABLE suit pas à pas le travail du journaliste colombien Hollman Morris, qui, à travers son émission de télévision "Contravia", se bat pour dénoncer la barbarie du conflit qui frappe son pays.

SYNOPSIS LONG

Au coeur du drame humanitaire en Colombie, un journaliste se bat pour dénoncer la barbarie et documenter les faits à travers son émission de télévision hebdomadaire, CONTRAVIA – la seule qui existe encore dans un paysage télévisuel habité par les telenovelas et les potins du showbiz local.

Ses reportages exclusifs ont valu à Hollman Morris une reconnaissance internationale et des prix prestigieux, mais également des menaces de mort et des intimidations en tout genre. Dans cette atmosphère de plus en plus hostile, Hollman Morris et sa famille hésitent à quitter le pays.

Au delà du discours attendu sur le courage et l'héroïsme d'un journaliste de guerre, TEMOIN INDESIRABLE est le portrait sans concessions d'un personnage complexe, avec ses convictions, ses motivations et ses peurs, son engagement pour la liberté d'expression, au coeur d'un pays déchiré par la guerre.



CONTEXTE

Hollman Morris, 39 ans, journaliste colombien

Morris couvre depuis plus de 15 ans le conflit armé interne en Colombie, avec une attention toute particulière portée sur le thème des droits de l'homme. Depuis 2002, il est le producteur et réalisateur de l'émission *Contravia* (à rebours). À travers des dizaines de reportages de 25 minutes, Hollman Morris a filmé les plus graves atteintes aux droits de l'homme en Colombie, ce qui forme l'une des archives vidéo les plus importantes sur l'histoire récente du pays. L'émission a été soutenue par l'Union Européenne, par l'Open Society Institute, par le Canada, par le Royaume-Uni et par les Pays-Bas.

Il a reçu en novembre 2007 l'un des prix les plus prestigieux au monde : le Human Rights Watch Defender Award.

La Colombie, une dynamique de l'autocensure

Selon Reporters sans Frontières, la Colombie demeure l'un des pays les plus dangereux au monde pour l'exercice du journalisme. Bien que le nombre d'assassinats ou d'enlèvements ait baissé au cours de ces trois dernières années, la capacité de pression des forces obscures (guérillas, paramilitaires, narcotrafiquants, politiciens, fonctionnaires corrompus) à l'encontre des journalistes a fini par l'emporter et demeure intacte. Ainsi, dans maintes régions du pays, les atteintes les plus aberrantes sont perpétrées contre la dignité humaine dans un silence complice. Car les journalistes et leurs employeurs préfèrent se taire, parler d'autre chose et se justifier en disant: *« ici, beaucoup de gens sont déjà morts pour dénoncer et, de toute façon, la justice ne fonctionne pas. Les bourreaux occupent des positions de pouvoir, et le peuple est fatigué de ces histoires; il veut à présent se reposer... »*

Cette dynamique de l'autocensure, ainsi qu'une crise économique importante à la fin des années quatre-vingt-dix ont réduit considérablement la liberté de la presse en Colombie. Sur les trois quotidiens de circulation nationale en 1999, on en compte aujourd'hui plus qu'un seul, *El Tiempo*, qui appartient aux familles du vice-président de la république et du ministre de la défense. Dans ce journal, les dépêches qui rendent compte de l'impact du conflit armé sur la population civile sont rédigées, la plupart du temps, à partir des bulletins officiels du Ministère de la Défense et par des journalistes basés généralement à Bogota, loin des zones en conflit. À préciser également que le langage utilisé dans la rédaction de ces bulletins de guerre fait écho de la politique de sécurité du gouvernement actuel; ainsi par exemple, une interprétation qui, ignorant les 4 millions de réfugiés internes à cause du conflit, s'obstine à parler de *menace terroriste* et non pas de *conflit armé interne*.

Il est vrai que cet unique quotidien publie également des articles de journalistes plus critiques envers le régime, qui dénoncent la crise humanitaire vécue par la population civile, et qui s'aventurent dans des analyses sérieuses. Mais elles ne sont publiées que dans les pages éditoriales, qui sont lues par une minorité. Ajoutons que le journal est édité à 200'000 exemplaires dans un pays qui compte 28 millions d'adultes!

Une guerre "lointaine"

Ces dernières années, la révolution dans l'univers de la télévision d'information a été de taille : les émissions journalistiques ou documentaires chargées de couvrir le conflit interne sur le terrain ont totalement disparu –à l'exception de CONTRAVIA, bien entendu. Il existe actuellement des émissions d'opinion, des entretiens ou des débats sur deux des trois chaînes nationales. On y aborde parfois la question de la guerre en Colombie, mais de loin, sans montrer des images du terrain. Ainsi, l'effet produit chez le spectateur face à ce genre de débats aseptisés donne à croire que la guerre est lointaine, et que finalement elle *n'est pas si terrible que ça*. Parce que même si le sujet du débat reste macabre – par exemple, le massacre de tout un village –, les images qui parviennent aux spectateurs sont neutres: des gens instruits et bien habillés sont assis autour d'une table dans un studio de télévision, avec en arrière-plan la vue nocturne d'une grande ville.

Pour finir, les journaux télévisés se sont pliés à la thèse qui prétend que le peuple est fatigué de voir des morts et qu'il faudrait également parler des aspects positifs du pays; ainsi, 70% du contenu de chaque journal télévisé est dédié à couvrir le sport, le show-biz local et les histoires "positives ou amusantes" de la politique nationale.

L'émission CONTRAVIA

C'est dans ce tourbillon d'absence d'images sur l'autre Colombie (celle de la guerre et ses victimes) que CONTRAVIA a été créée par Hollman Morris.

Des peuples indigènes, des Colombiens d'origine africaine, des paysans, des leaders communautaires et des victimes des crimes impunis de la guerre ont ainsi eu droit de cité sur les écrans de télévision. Leurs drames et leurs histoires ont pu être connus du public. Mais cette autre réalité ne fait pas de bonne publicité pour le pays, et Hollman Morris a commencé à recevoir des menaces, surtout lorsque certains épisodes de l'émission ont permis de rouvrir des enquêtes judiciaires contre des officiers de l'Armée ou des fonctionnaires publics impliqués dans des cas de violations des droits de l'homme. Il fut alors mis sur écoute par les autorités policières, l'émission fut suspendue, puis diffusée à nouveau dans un créneau horaire moins favorable. Il reçut par la suite des

menaces contre sa famille, ce qui donna lieu à une nouvelle interruption, suivie d'un bref séjour à l'étranger, puis reprise de la diffusion de la série dans un créneau horaire encore plus défavorable que le précédent. S'ensuivirent des prix internationaux, une mauvaise publicité pour le pays, des menaces plus persistantes, un gouvernement nouvellement réélu hostile à la critique, le lent désengagement de l'UE dans les programmes de promotion de la démocratie et de recherche de la paix en Colombie, et finalement... peut-être la fin de l'émission.

Lors de la remise du «Prix International de la Liberté de la Presse» (Canadian Journalists for Free Expression, Toronto 2006), Hollman déclarait dans son intervention: «Dans le contexte international, la Colombie représente une de ces zones grises pour lesquelles il n'apparaît pas de solution. Un de ces conflits interminables qui ne font recette ni auprès des médias, ni auprès des pouvoirs publics, et finissent par tomber dans l'oubli. Pour nous, les journalistes issus de ces zones grises, on sait à quel point nos paroles peuvent sauver des vies et qu'il ne s'agit pas seulement de la vie et de la mort de nos compatriotes, mais de la vie et de la mort de l'Humanité tout court. Comme disait Anna Politkovskaïa: *«C'est de nous tous qu'il s'agit.»*»

ENTRETIEN AVEC JUAN JOSÉ LOZANO

Quel a été le point du départ de ce film ?

En 2006, alors que je vivais à Genève depuis plusieurs années, je suis retourné en Colombie pour tourner "Jusqu'à la dernière pierre", un documentaire sur une communauté de paysans dans une zone stratégique de guerre en Colombie. Pour le montage du film, j'avais besoin d'images d'archives sur les combats survenus dans cette zone, mais je me suis heurté à une réalité dévastatrice : les patrons des journaux télévisés avaient décidé de ne plus envoyer de reporters dans les « zones chaudes » et il ne semblait y avoir aucune image d'archive disponible sur les exactions commises durant les dernières années à travers le pays. La guerre avait littéralement disparu des écrans de télévision. Mes recherches m'ont alors conduit chez Hollman Morris, un journaliste avec lequel j'avais collaboré pendant mes années d'études et qui s'avérait être le seul à disposer d'images sur le conflit et les atteintes aux droits de l'homme au cours des dernières années en Colombie. Hollman m'a ouvert ses archives, m'a offert les images dont j'avais besoin et m'a montré des épisodes de son émission hebdomadaire Contravia. Quelques mois plus tard, il m'a écrit pour m'annoncer que son émission n'est plus diffusée faute de financement. Je décide alors de raconter son histoire.

Comment s'est opéré le choix de l'angle pour raconter cette histoire ?

L'anecdote de l'absence des images d'archives récentes m'a servi pour regarder l'histoire présente de la Colombie autrement. Pendant que j'étudiais le sujet d'absence d'images, j'étais effrayé à l'idée d'un pays sans histoire et sans mémoire. Impossible de ne pas penser à George Orwell et sa société totalitariste lorsque je constatais la métamorphose des grands médias colombiens en appendice du gouvernement sur place. Mais, mon intention de départ était simple : je voulais faire un film pour défendre la liberté de la presse en Colombie, qui est l'un des pays les plus dangereux au monde pour l'exercice du journalisme. Il y avait urgence, car l'émission d'Hollman devait arrêter six mois plus tard, ce qui nous obligeait à tourner vite. Mais je me suis tout de même donné le temps de plonger au plus profond de la vie de cet homme, d'étudier le phénomène de la censure et de l'autocensure dans le pays, et de tenter d'analyser le rôle des médias en tant que brouillons de l'histoire dans les sociétés modernes. Et ce travail pénible, théorique, hasardeux, fait à des milliers de kilomètres de mes lieux de tournage, m'a permis au bout d'un moment de commencer à entrevoir clairement les fils de mon histoire : la Colombie et sa situation déplorable en matière de droits humains et de liberté de la presse n'allait pas être le centre de l'histoire, mais le cadre dans lequel mon personnage allait évoluer. De ce fait, Hollman m'intéressait non seulement en tant que le journaliste courageux et engagé qu'il fallait protéger, mais aussi – et surtout ! – en tant qu'homme normal qui habille ses enfants le matin, qui les amène à l'école, qui vit avec sa compagne les tracasseries de la vie quotidienne. Le tournage du film s'est déroulé à un moment charnière de sa vie, un moment où, il comprend que tôt ou tard les pressions constantes et la présence de ses enfants vont l'amener à choisir entre son engagement pour son métier et celui, non moins important,

pour sa famille et sa vie personnelle. Le climat était également très tendu à cause des élections régionales en Colombie, ce qui a engendré des mouvements d'hostilité envers les personnes critiques à l'encontre du régime du président Uribe, dont fait parti Hollman.

Est-ce un film sur la Colombie, le journalisme, ou sur l'engagement ?

C'est un film sur la vie d'un homme, d'un homme réel. Elle se déroule en Colombie, et dans ce sens c'est aussi une histoire sur la Colombie, mais cette histoire pourrait se dérouler, avec des variantes, dans beaucoup d'autres pays où les journalistes subissent des pressions de toutes sortes. Mais à mon avis, il ne s'agit pas seulement de l'histoire d'un journaliste, ça va plus loin; pour moi c'est l'histoire d'un citoyen, sur notre rôle en tant que membres d'une société.



Sur le concept d'engagement dans un monde où il tend parfois à perdre de son sens.

Où se situe le drame de votre personnage ?

À l'intérieur de lui-même, bien sûr. Hollman a consacré sa vie à dénoncer les barbaries d'une guerre absurde qui dure depuis longtemps déjà et qui a modelé d'une façon dramatique le visage du pays. Seulement la majorité des colombiens préfèrent regarder ailleurs, et faire comme si de rien n'était. Tel est le drame de notre personnage : un combat désespéré pour accaparer les yeux et les oreilles d'un public qui, apparemment, ne veut plus ni voir ni entendre. Mais à quel prix ? et jusqu'à quand ?

Hollman Morris a eu un droit de regard sur le film ?

Non, Hollman n'a pas eu un droit de regard en tant que tel. Il a vu et commenté des séquences pendant le montage, mais dans une optique de dialogue et non de censure. Avec lui, nous avons établi très tôt nos conditions : la mienne était d'avoir accès, avec mon équipe, à tous les moments de sa vie, sans conditions et sans restrictions. La sienne était de pouvoir garder le contrôle de la situation sur le terrain, pour ne pas nous mettre en danger.

Je peux dire aujourd'hui que le succès de cette « cohabitation » a résidé dans le respect absolu de ces conditions, ainsi que dans une confiance totale sur le travail de l'autre. Le tout malgré des différences énormes de rythme et de méthode de travail entre son équipe et la mienne.

Quels ont été vos questionnements, vos doutes , pendant le travail autour de ce film ?

Même si je demeure admiratif envers Hollman et son travail, et si je crois profondément à son combat au point de me laisser emporter dans le film dans des séquences qui font l'éloge de l'engagement, rayant dans une personification héroïsante de mon personnage, j'étais tout le long du travail de réalisation, même à l'écriture, accompagné de doutes. Et je suis encore aujourd'hui partagé.

Je m'explique : dans les années cinquante, pendant la guerre civile en Colombie, presque un demi million de personnes ont été assassinées à la machette. Lorsque mon grand-père évoquait ces années, c'était pour se plaindre de l'inexistence de la télévision à l'époque : *« si je racontais ce que j'ai vu personne ne me croirait, personne ne croirait les choses inhumaines et perverses que l'homme est capable d'infliger aux autres hommes. Personne ne pourrait me croire, car c'est indescriptible. Il aurait fallu voir pour croire. Mais à l'époque il n'y avait pas de télévision pour montrer cela. C'est pour ça que la tuerie a duré si longtemps, pour ça que les gens d'aujourd'hui ne savent pas ce qui s'est passé et pour ça que les gens de demain diront que cela n'a pas eu lieu »*. Aujourd'hui mon grand-père est mort. Et aux tueries des années 50 se sont succédées celles des années 80, 90, 2000 alors que la télévision est partout. Mais les gens continuent à ne pas vouloir croire, à ne pas vouloir voir.

J'ai vécu la réalisation de ce film tenaillé entre ma foi dans le pouvoir des images pour changer le monde comme mon grand-père, et le « réalisme sceptique » de beaucoup de gens d'aujourd'hui, le renoncement à toute forme de communication et de dénonciation ... d'espoir en somme. Intellectuellement, je doute parfois, mais à la fin c'est le regard de mon grand-père qui l'emporte, car autrement il serait impensable de continuer à vivre.





LE REALISATEUR

Juan José Lozano

De nationalité suisse et colombienne, Juan José Lozano, né en 1971, s'est formé à l'Université Nationale de Colombie. Producteur et réalisateur indépendant, il a tourné de séries documentaires de télévision pour le Ministère de la Culture colombien entre 1994 et 1998. En 1998, il s'installe à Genève où il réalise plusieurs films engagés touchant aussi bien à sa ville d'accueil – l'immigration et l'intégration des jeunes étrangers à Genève dans *Un train qui arrive est aussi un train qui part*, 2003 –, qu'au conflit armé en Colombie, dont il décrypte les effets sur la population (*Le bal de la vie et de la mort*, 2001 ou *Jusqu'à la dernière pierre*, 2006). Parallèlement, Juan José Lozano travaille comme vidéaste sur des projets scéniques d'Omar Porras ou de Marielle Pinsard, et avec Philippe Macasdar au Théâtre St-Gervais à Genève. Il se consacre également à l'écriture; son premier roman *Aquí no pasa nada* est à paraître prochainement.

LES PRODUCTEURS



Isabelle Gattiker, INTERMEZZO FILMS (CH)

Née à Berne en 1978, de nationalité suisse. De 2002 à 2005, Isabelle Gattiker organise le Festival du film sur les droits humains et le Festival Cinéma Tout Ecran, à Genève. Elle est assistée ensuite pendant deux ans à Paris le réalisateur Amos Gitai en tant que coordinatrice de production sur ses long-métrages *News From Home*, *Gitai/Morricone/Basilico*, et *Désengagement*. En parallèle, elle produit des films pour l'ONU et le CICR, organise un séminaire de coproduction internationale et conseille plusieurs sociétés de production. Depuis 2007, elle est productrice au sein d'Intermezzo Films à Genève, société indépendante qui produit depuis 1993 des films de fiction et documentaires avec souplesse, dans un esprit d'exigence artistique et de liberté, En distribution : *Du bruit dans la tête*, de Vincent Pluss, *Magic Radio*, de Luc Peter et Stéphanie Barbey. En développement : *Carte postale numéro 105* de Bruno Ulmer, en coproduction avec Nord-Ouest documentaires, *Love me*, de Luc Peter et Stéphanie Barbey, ou encore *Impunity*, de Juan José Lozano.



Marc Irmer, DOLCE VITA FILMS (FR).

Né en France en 1969 de parents allemands, Marc Irmer est producteur de films de fiction et de documentaires depuis 1995.

En 1998, il crée à parts égales avec Edouard Mauriat, Mille et une productions, où il alterne la position de producteur délégué et de producteur associé, et suit la production de 8 longs métrages , (*Hotel Harabati*, *Soplo de Vida*, *Darwin's nightmare...*). Il crée un festival de documentaires colombiens à Paris en avril 2003 (100% Colombie documentaire).

En janvier 2007, il fonde sa propre société, Dolce Vita Films, où il produit la fiction de Hannelore Cayre *Commis d'office*, avec Roschdy Zem, coproduit le film belge *9mm* avec Hubert Toint de Saga Films et le documentaire *Témoin indésirable*.